

Arménie

le génocide inaugural et la psychanalyse*

Robert Redeker

de la Rédaction des « Temps Modernes » 28 juin 1998.
Publié dans Zageblatt un quotidien bilingue au Luxembourg et en Belgique
(dans le supplément littéraire mensuel du mois d'août).

La pensée du psychanalyste Gilles Lussac, marquée du sceau des réflexions de Lacan et Pierre Legendre, puise ses racines dans sa biographie (proposée en ouverture à ce volume par Nicole Lapierre sous le titre « Médecin de l'âme ») de descendant de survivants du génocide arménien. La fascination que produit sur le lecteur ce livre théorique, conceptuel, parfois ardu mais toujours stimulant, provient de ce qu'il est habité par l'expérience singulière de son auteur. C'est pourquoi la biographie n'est pas une annexe pittoresque, comme il arrive souvent, du contenu théorique du livre, mais lui est au contraire indissolublement liée. En filigrane à cet essai se posent les questions suivantes : que peut dire la psychanalyse du génocide ? Quel rapport peut-il y avoir entre la psychanalyse et le génocide ? Quelles sont les questions que le génocide pose à la psychanalyse ?

Politiquement, le génocide des Arméniens (1915) est un génocide oublié, qui fut longtemps occulté (jusqu'à une toute dernière déclaration de reconnaissance par le parlement français). Ainsi l'auteur écrit-il : « A l'orée de la deuxième guerre mondiale, la cause arménienne est une question oubliée par la diplomatie occidentale. Mais il n'en est pas de même, ni des archives d'Etat, ni de la connaissance des hauts fonctionnaires de l'Etat nazi dont certains avaient occupé des postes de responsabilité dans l'ex empire ottoman. L'un d'eux est d'ailleurs un collaborateur très proche d'Hitler¹ ». Psychanalytiquement, ce génocide a été l'objet d'une forclusion, – l'intransmissible de cette expérience faisant rage. C'est cette occultation politique que Lussac essaie de contourner et cette forclusion psychanalytique qu'il tente de briser – d'où, l'interrogation qui court tout au long de l'ouvrage sur la place de l'analyste dans la cité.

Les pages historiennes du livre sont, pour l'information du lecteur, importantes précisément parce que dans notre culture européenne le génocide contre les Arméniens a été depuis les années 20 l'objet, pour employer un terme lacanien, d'une « forclusion ». Le parcours arménien dans l'histoire est retranscrit depuis l'Antiquité jusqu'à la contemporaine diaspora en faisant ressortir les caractères spécifiques de l'arménité, tout particulièrement son christianisme singulier, souvent qualifié de monophysite.

Le génocide est une invention moderne. Il s'ajoute à la tradition millénaire des massacres. Il semble que le tournant génocidaire de la politique, conséquence de l'apparition d'une « conception bouchère de la filiation » (Legendre) ait été pris avec la solution finale de la question arménienne. Loin d'être inhérent à la nature humaine, le génocide est un pur produit de la modernité. Ce qui s'est passé en Arménie en 1915 est à tous égards inaugural, il s'agit d'un moment de brisure historique : « le premier génocide ordonné par un Etat en passe de modernisation et régit par une constitution ».

Aux sources des génocides (aussi bien celui inspiré par la mystique panturque de Talat que par le délire scientifique d'Hitler) il y a cette mutation du sujet qui, sur le fond de la rupture de la reconnaissance des pères par les fils, le précipite dans la volonté de l'autofondation. Sans doute ce schème explicatif s'appliquerait-il également au génocide cambodgien ? Talat rêvait de fonder le sujet ottoman – l'existence de l'arménité figurant l'insupportable altérité-obstacle présente sur l'imaginaire terre touranienne. Pour Lussac, « avec l'autofondation, nous avons affaire à la confusion des générations et des places, à la destruction de toute temporalité et au déni de toute généalogie ». Le génocide et l'autoréférence, au siècle de l'industrialisation du désir et de la mort, au temps du sujet évidé de sa subjectivité, sont structurellement interdépendants.

La tentative de Gilles Lussac traite de la question – « peut-on guérir du génocide ? » – cardinale de notre fin de siècle. Son sous-titre, « Essai sur le génocide et le lien social » indique bien l'ambition de connecter le questionnement psychanalytique dans ce qu'il a de plus radical avec (dans le sillage de Freud, Lacan et Legendre) ce qu'a de plus profond la pensée politique. Feu et glace : un livre brûlant de douleur et de froide théorie.

* Gilles Lussac, Peut-on guérir du génocide ?

Édition de l'Association freudienne internationale,
Coll. **Le discours psychanalytique**, Paris 1996-1998,
148 pages, prix 145 F

1 Hitler a dit en 1939 : « Après tout, qui parle encore aujourd'hui de l'annihilation des Arméniens ? »